



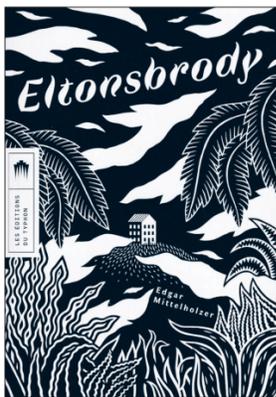
DU MONDE

Épaisseur de la nuit

Eltonsbrody
d'Edgar MittelholzerTraduit de l'anglais (Guyana)
par Benjamin Kuntzer, Les Éditions du Typhon,
Marseille, 2019, 250 pages, 20 euros.

LA Barbade, une île des Caraïbes, en 1958. Le narrateur, Woodsley, est un jeune peintre anglais en voyage. Conseillé par un chauffeur de car, faute d'avoir trouvé une chambre d'hôtel, il est accueilli dans une villa désuète qui répond au singulier nom d'Eltonsbrody. Sa propriétaire, Mrs Scaife, est apparemment une gentille vieille dame qui vit seule avec ses domestiques depuis le décès de son mari, un médecin noir mort quelques années auparavant. Un soir, Woodsley remarque que son hôtesse a un comportement étrange. Mais ce n'est que progressivement que vont monter les tensions, que va s'insinuer l'épouvante : les journées sont normales, où priment le soleil et la luxuriance de la nature, tandis que, dans l'obscurité des nuits, des événements toujours plus terribles semblent se dérouler. Woodsley ne leur est pas directement confronté. Il va deviner peu à peu ce qui se joue.

Le récit est servi par une écriture sobre et efficace qui crée une ambiance de terreur tout en suggestion, sans jamais flirter avec le gore. Ce qui s'impose ici, c'est le trouble suscité par une atmosphère de plus en plus inquiétante, sur le fil entre cauchemar et réalité. « Mon imagination, souligne Woodsley, confèrait aux objets les plus innocents des qualités sinistres. Chaque pierre, ombre ou broussaille semblait dissimuler une sombre présence maléfique – une menace inconnue. » Mais – il s'en apercevra trop tard – ses impressions, ses craintes ne relèvent pas que de sa sensibilité. La nature et les éléments (le vent, la pluie, les courants d'air qui s'immiscent partout dans la maison) sont partie prenante de



l'horreur qui monte inexorablement, alors même qu'il s'accroche désespérément à ses illusions de normalité, jusqu'aux révélations finales.

Certains liront ce roman comme un représentant du courant « gothique » et salueront sa noirceur toute particulière, ainsi que ses grandes qualités littéraires. D'autres y verront une illustration de la fréquente

propension des humains à vouloir résoudre le mal-être des uns par un mal plus grand infligé à d'autres qui n'y sont pour rien. Ce que l'on sait de l'auteur incite pourtant à ne pas s'en tenir là. Edgar Mittelholzer (1909-1965) est né en Guyane britannique d'un père particulièrement fier de son origine européenne et d'une mère créole qui s'inquiétait de voir sa peau foncer au soleil. Lui-même était le *swarthy boy*, le « basané » – titre de son autobiographie.

L'origine de la haine serait-elle la haine de l'origine ? Que faire face à l'aversion de l'autre pour ce qui n'est pas identique à lui ? Comment se définir quand on est à cheval sur deux « identités » ? En tant qu'écrivain, Mittelholzer s'est sans cesse confronté à ce thème, mais sans jamais l'aborder directement, ce qui fait tout l'intérêt de son œuvre. La solution serait-elle celle donnée par Mrs Scaife quand elle évoque, à propos de son couple, « les rêves simples et basiques de deux membres de la même espèce », elle « blanche », lui « noir » ? À l'encontre d'une exacerbation identitaire invivable, en particulier dans les sociétés métissées, ne vaut-il pas mieux considérer que « s'identifier à l'humain est la seule identité qui vaille (1) » ?

CHARLES JACQUIER.

(1) Raoul Vaneigem, *Appel à la vie contre la tyrannie étatique et marchande*, Libertalia, Montreuil, 2019.

SPORTS

Qu'est devenu l'héritage de Léo Lagrange ?

ON le sait peu, mais le premier ministère « officiel » de la jeunesse et des sports date seulement de 1966. Il a fait suite à quantité de secrétariats et autres hauts-commissariats ballottés de tutelle en tutelle (santé, éducation nationale) selon les intérêts du moment. Certes, dès le lendemain de la première guerre mondiale, l'État français a senti la nécessité d'intégrer l'éducation physique à ses prérogatives (1). Cependant, entre hygiénisme, encadrement de la jeunesse et militarisme, les nombreux gouvernements de la III^e République ont peiné à lui donner une direction.

Le premier à y parvenir fut le Front populaire en 1936. Il inventa un maroquin inédit, « l'organisation

des loisirs et des sports », qu'il confia à Léo Lagrange (1900-1940). Celui-ci fixa le « sport pour tous » comme mission première de ce qu'on appellerait plus tard « jeunesse et sports ». Son héritage s'est quelque peu dilué dans l'intitulé (2). Paradoxalement, le régime de Vichy, qui accusa ouvertement le « Front popu » d'avoir favorisé l'oisiveté des citoyens en consacrant ainsi les loisirs, poursuivit partiellement sa politique en la matière, l'éducation physique devenant une discipline à part entière – construction de l'« homme nouveau » oblige (3).

Il incombait aux successeurs de Lagrange de cultiver ces acquis en les purgeant de leur pétainisme afin de renouer avec le discours du sport pour tous.

Maurice Herzog (1919-2012), secrétaire d'État à la jeunesse et aux sports de septembre 1958 à janvier 1966, déclina ce dernier à sa façon. Cet ancien alpiniste, fort de son aura de vainqueur de l'Annapurna et de la confiance du général de Gaulle, entreprit d'appliquer son manifeste : « être le ministre de toute la jeunesse, celle qui va bien et celle qui va mal » – une nouvelle idéologie qui allait orienter les décennies à venir (4). La « jeunesse qui va bien », c'est celle de l'élite sportive, dont on attend qu'elle fasse résonner *La Marseillaise* lors des grandes compétitions. Quant à la « jeunesse qui va mal », elle sera désormais la cible du service public du sport, celui des installations de quartier et des bénévoles. Les moyens épousèrent les ambitions, avec un budget multiplié par sept. Désormais, l'élite sportive est réputée affaire privée – mais qui éduque les athlètes ? –, tandis que les acteurs du sport pour tous crient misère. À l'heure où le Conseil économique, social et environnemental (CESE) promeut l'éducation populaire pour, dit-il, répondre à l'impératif de « faire société (5) », l'État en délaisse une des dimensions : l'éducation physique.

Mais il nous reste la grande consolation des Jeux olympiques 2024 à Paris, ce rendez-vous paré de toutes les vertus, apte à réunir les passionnés de sport, les dilettantes et les acharnés, les Lagrange et les Herzog. Dans un ouvrage militant, documenté et solide, un collectif d'auteurs (journalistes, universitaires, juristes) révèle à qui et à quoi sert le sport derrière les déclarations et les festivités (6). À l'évidence, il n'y a pas là matière à se réjouir.

FRANÇOIS BOREL-HÄNNI.

(1) Marianne Lassus, *Jeunesse et sports. L'invention d'un ministère (1928-1948)*, Éditions de l'Insep, Paris, 2017, 666 pages, 25 euros.(2) Christine Bouneau et Jean-Paul Callède (sous la dir. de), *Léo Lagrange. Une perspective de renouvellement dans la construction des jeunes générations ?*, Éditions de la Maison des sciences de l'homme Aquitaine, Pessac, 2012, 224 pages, 24 euros.(3) Jean-Pierre Azéma (sous la dir. de), *La Politique du sport et de l'éducation physique en France pendant l'Occupation*, Éditions de l'Insep, 2018, 318 pages, 30 euros.(4) Denise Barriolade, Lauren Besse et Arnaud Loustalot (sous la dir. de), *Maurice Herzog. Un septennat pour une politique jeunesse et sports, 27 septembre 1958-8 janvier 1966*, La Documentation française, Paris, 2013, 284 pages, 23 euros.(5) « L'éducation populaire, une exigence du XXI^e siècle », projet d'avis du CESE, mai 2019, www.cecse.fr(6) Frédéric Viale (sous la dir. de), *Paris JO 2024. Miracle ou mirage ?*, Libre & Solidaire, Paris, 2018, 160 pages, 14,90 euros.

PHOTOGRAPHIE

Au front avec James Baldwin

PUBLIÉ en 1963, *La prochaine fois, le feu* (*The Fire Next Time*) – un titre qui deviendra légendaire – propulse l'écrivain James Baldwin au rang de porte-voix du mouvement pour les droits civiques, lequel secoue les États-Unis de 1954 à 1968 et se répercute dans le monde entier. Dans cette lettre à son neveu, Baldwin rend compte de son propre parcours et de ce que signifie être noir aux États-Unis : « *Le prix de la libération des Blancs, c'est la libération des Noirs.* » Ce texte est aujourd'hui réédité, prolongé par ses superbes photographies en noir et blanc de Steve Schapiro, son ami et camarade d'engagement (1). Tous deux traversèrent le pays à l'occasion d'un reportage pour le magazine *Life*, s'exposant aux agressions d'un Sud raciste. Documentant les conditions de vie des



ghettos et les moments marquants des luttes, offrant des portraits de leaders, comme Martin Luther King ou Rosa Parks, ainsi que des textes de M. John Lewis, important acteur des droits civiques, de Baldwin, de sa sœur, M^{me} Gloria Karefa-Smart, et de Schapiro, l'ouvrage permet de prendre la mesure du combat livré et en synthétise les enjeux, toujours majeurs. La figure de Baldwin, qui suscite aujourd'hui un regain d'intérêt, est revendiquée notamment par le mouvement Black Lives Matter.

MARINA DA SILVA.

(1) James Baldwin et Steve Schapiro (photographies), *The Fire Next Time*, Taschen, Paris, 2019, 276 pages, 40 euros. Cf. aussi la remarquable biographie de Bill V. Mullen, *James Baldwin. Living in Fire*, Pluto Press, Londres, 2019, 256 pages, 20 livres sterling.

SOCIÉTÉ

ON A PERDU QUENTIN, suivi de *CASSER DU SUCRE À LA PIOCHE*. – Éric LouisÉditions du Commun, Rennes, 2018,
62 pages, 6 euros.

Suspendus à une corde, ils nettoient des fours à la barre à mine, ramontent des cheminées d'usine ou cassent à la pioche du sucre en poudre encalminé dans des silos. Cordiste lui-même, Éric Louis connaît bien ces ouvriers à tout faire, missionnés en intérim par des entreprises qui ont, pour la plupart, externalisé les opérations de maintenance. Il raconte les contrats d'une semaine, les conditions précaires, la pression exercée par les donneurs d'ordres sur les prestataires. Il évoque les paysages industriels : « *Et tout à coup, il est là, le silo numéro 4. Massif. Sombre. Menaçant. Sinistre dans l'aube qui peine à venir. Ses vingt et quelques étages fièrement dressés. Gris de béton brut, de béton nu.* » Puis, une fois à l'intérieur, la chaleur étouffante, l'atmosphère confinée des cylindres obscurs et saturés de poussière, le risque omniprésent, les gestes précis malgré l'épuisement. Mais aussi la solidarité et la conscience de classe qui soudent le groupe. Comme lorsque, un jour de juin 2017, Quentin, 21 ans, disparaît dans un silo de la société Cristanol, à Bazancourt (Marne).

PIERRE RIMBERT

L'ABÉCÉDAIRE ENGAGÉ. D'altermondialisme à zapatisme. – Collectif

Les Liens qui libèrent, Paris, 2018,
202 pages, 20 euros.

Pour ses vingt ans, l'Association pour la taxation des transactions financières et pour l'action citoyenne (Attac), créée à la suite de l'éditionnel « Désarmer les marchés », d'Ignacio Ramonet, paru dans *Le Monde diplomatique* de décembre 1997, réunit une soixantaine de contributeurs pour un *Abécédaire engagé*. Chaque entrée, rédigée par un membre ou un « compagnon de route », donne lieu à un développement en rapport avec l'engagement d'Attac. En mettant l'accent sur l'éducation populaire et l'action citoyenne, l'association synthétise les principes autour desquels elle s'est historiquement structurée et qui l'ont menée à penser de nouvelles stratégies. À la volonté initiale de « s'opposer à la mondialisation financière et à la spéculation qui dévastent (...) les pays dits « émergents » d'Asie » se sont adjoints de nouveaux objectifs. De « Comités locaux » à « Multinationales », en passant par « Xénophobie », « Europe » ou « Précarité », chaque contribution offre l'occasion d'un retour sur l'histoire récente des luttes sociales et sur le rôle qu'y a joué Attac.

MAXIME LÉOHAUD

ÉCONOMIE

LE TRAVAIL EN MOUVEMENT. – Sous la direction d'Émilie Bourdu, Michel Lallement, Pierre Veltz et Thierry Weil

Presses des Mines, Paris, 2019,
424 pages, 29 euros.

Dès 1919, l'Organisation internationale du travail (OIT) se demandait : « *Qu'est-ce qu'un travail réellement humain ?* » Cet ouvrage collectif, actes d'un colloque tenu en 2018, propose de nombreuses études de cas, s'intéressant notamment à des formes d'emploi alternatives, et interroge les accords transnationaux d'entreprise. Face aux transformations productives contemporaines, comme la transition numérique, et aux formes émergentes d'organisation du travail, il analyse également les nouvelles frontières ainsi délimitées et les modalités de rétribution sociale qui en découlent : transformation du lien de subordination, remise en cause des régulations existantes (comme le démontre le secteur des plates-formes d'intermédiation), etc. Cette réflexion s'appuie sur des exemples liés à la responsabilité des entreprises, au rôle des politiques territoriales, à l'approche contradictoire du revenu de base inconditionnel... L'ensemble, très riche, accueille notamment les contributions d'Yves Clot, de Jean-Baptiste de Foucauld, de Bernard Thibault ou encore de Serge Volkoff.

ANDRÉ PRIOU

TRANSITIONS ÉCONOMIQUES. En finir avec les alternatives dérisoires. – Philippe De Leener et Marc Totté

Éditions du Croquant, Vulaines-sur-Seine,
2018, 372 pages, 20 euros.

Le cataclysme économique-financier de 2008 semblait ouvrir une période féconde pour la remise en cause du capitalisme. Selon Philippe De Leener et Marc Totté, nous avons laissé passer l'occasion de nous en défaire. Bien pis, peut-être : le capitalisme se serait offert une nouvelle jeunesse grâce au détournement des initiatives censées le combattre, comme en témoigne la récupération de l'économie du partage par des plates-formes numériques milliardaires. Forts de ce constat, les auteurs tentent de fournir au lecteur une boussole qui lui permettrait de s'y retrouver dans le foisonnement des propositions visant à tourner la page du capitalisme. Pour cela, ils appellent à repenser plusieurs chantiers : la valeur, l'argent, le travail, la propriété, la régulation et la raison spéculative. Une attention particulière est portée à l'idée de mutation culturelle, nécessaire pour une transition économique efficace, l'ouvrage rappelant que « nous sommes les incarnations du système que nous combattons ».

ANNE-DOMINIQUE CORREA

ARTS

ARABÉCÉDAIRE, HAMED ABDALLA. – Sous la direction de Morad Montazami

Zamán Books, Paris, 2018,
316 pages, 39 euros.

Les milliers de documents accumulés par Hamed Abdalla (1917-1985) forment la base de cet ouvrage, qui va au-delà du simple catalogue d'exposition. Abdalla conservait en effet toutes sortes de coupures de presse, de lettres, d'images et d'afiches, traces de son activité et de ses inspirations, mais rarement publiées. Du Caire, sa ville d'origine, à Copenhague, via Paris et l'Italie, Abdalla a fréquenté dans les années 1960 et 1970 tous les artistes des avant-gardes arabes et européennes, comme l'attestent sa correspondance et les affiches de ses expositions. Malgré des périodes de doute, il a toujours réussi à concilier sa démarche artistique avec un engagement politique en faveur du panarabisme et un soutien aux Palestiniens. Au fil des pages se révèle ainsi une œuvre influencée par le lettrisme arabe et l'expressionnisme du mouvement Cobra, puisant autant dans le fonds culturel de l'Égypte ancienne que dans l'art pariétal et les chapelles italiennes. Synthèse de l'Orient et de l'Occident, les réalisations d'Abdalla ont marqué le mouvement moderniste dès ses débuts, comme nous le rappelle habilement ce livre.

OLYMPHE LEMUT

ÉCOLOGIE

1 %. Reprendre le pouvoir face à la toute-puissance des riches. – Vandana Shiva

Rue de l'Échiquier, Paris, 2019,
184 pages, 19 euros.

Connue pour ses combats contre l'agriculture intensive, la philosophe et écologiste indienne Vandana Shiva s'attaque dans son dernier ouvrage aux « équivalents modernes de JPMorgan et de John Rockefeller » que sont MM. Bill Gates (fondateur de Microsoft), Warren Buffett (l'un des plus puissants investisseurs américains), Jeff Bezos (président-directeur général d'Amazon) ou encore Mark Zuckerberg (président-directeur général de Facebook). L'auteur altermondialiste rappelle des éléments connus, comme la capacité qu'ont les grandes multinationales de faire pression sur les États, mais dénonce également un aspect moins visible de l'action des grandes fortunes privées, qu'elle nomme « *philanthrocapitalisme* ». Pour Vandana Shiva, la fondation Bill & Melinda Gates en est un symbole : investissant en même temps dans les énergies renouvelables et dans les ressources fossiles, elle prétend œuvrer pour le bien-être de l'humanité tout en soutenant les biotechnologies et la géo-ingénierie. Sans oublier que, en parallèle, Microsoft recourt largement aux paradis fiscaux.

AURÉLIEN BERNIER